

Table ronde : la construction du canon dans l'hispanisme français

Intervenantes : Sophie Large (ICD, Université de Tours), Lissell Quiroz (Eriac-IRIHS, Université de Rouen Normandie)

Modératrice : Camille Back (CREC / LIRA, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3)

Première Partie : Communications de Sophie Large et Lissell Quiroz

S. Large : Les Lettres à l'épreuve des chiffres : la littérature au CAPES et à l'agrégation

La communication a restitué les résultats d'une étude statistique réalisée en 2018 et portant sur les programmes de littérature au CAPES et à l'agrégation d'espagnol des sessions 1970 à 2019. L'objectif de l'étude est d'analyser la représentativité en termes de genre, de rapports coloniaux et de race principalement, mais aussi de classe dans ces programmes. Les résultats, sans surprise et quel que soit le paramètre considéré, font état d'un très grand déséquilibre.

Du point de vue du genre, on observe en effet une hégémonie évidente des auteurs masculins, ainsi qu'une double tendance, d'une part à reconduire les auteurs plutôt que les autrices, et d'autre part à confronter les œuvres écrites par des femmes à des œuvres écrites par des hommes beaucoup plus souvent que l'inverse, alors que les hommes sont beaucoup plus souvent étudiés seuls que les femmes. Par ailleurs, à l'agrégation comme au CAPES, une minorité d'auteurs (17 et 16% respectivement) accaparent près de la moitié des sessions.

Les programmes montrent également la continuité des rapports coloniaux entre l'Espagne et ses anciennes colonies : deux tiers des œuvres proposées à chacun des deux concours sont espagnoles, contre un tiers pour l'Amérique latine, tous pays confondus. L'Amérique latine est d'autre part beaucoup plus souvent absente des programmes que l'Espagne, et tend à être étudiée en comparaison avec son ancienne métropole, tandis que la réciproque n'est pas vraie. À l'intérieur de l'Amérique latine, il existe de forts déséquilibres, avec des régions ou des pays peu ou pas étudiés (Amérique Centrale, République Dominicaine, Porto Rico notamment), et des régions ou pays surreprésentés (Argentine, Cône Sud) : ces disparités font apparaître une logique eurocentrée puisque les régions les plus représentées sont aussi les plus proches culturellement et démographiquement de l'Europe.

Loin d'être anecdotiques, ces résultats doivent nous inciter à mener une réflexion sur l'organisation de notre champ disciplinaire. En effet, les programmes de concours participent à la construction du canon par le biais de divers mécanismes souvent inconscients (tendance à enseigner les œuvres que l'on a soi-même étudiées, accentuation du déséquilibre de production critique entre les œuvres souvent au programme et celles jamais programmées, entre autres).

La communication a été enfin l'occasion d'envisager des pistes pour un hispanisme vraiment inclusif en France : parmi elles, l'introduction de davantage d'œuvres écrites par des femmes dans les programmes (tendance déjà observée lors des quatre dernières sessions) semble indispensable, mais non suffisante si elle ne s'accompagne pas d'une formation solide aux problématiques de genre, tant des enseignant·es que des étudiant·es.

L. Quiroz : Malaise dans la civilisation ou dans l'hispanisme français ?

La communication a présenté un panorama sur la manière dont le champ de la civilisation hispano-américaine s'est construit dans les études hispaniques en France. Or, il s'avère que la réflexion sur la civilisation ne peut pas être isolée de celle de l'hispanisme tout entier.

Cette réflexion s'inscrit dans un contexte particulier :

- ✓ La notion de civilisation est questionnée depuis quelques années car le terme renvoie au positivisme du 19^e siècle et parce que le mot n'est pas compris en dehors de la France.
- ✓ Le questionnement sur la civilisation est ancien, y compris chez les hispanistes (cf. *La civilisation en questions. Actes des journées d'études de la Société des Hispanistes Français*, Indigo, 2003.)
- ✓ Plus récemment, lors du Congrès de l'Institut des Amériques réuni en octobre 2019, une table ronde réunissant américanistes du nord et du sud a été consacrée à étudier les enjeux épistémiques, disciplinaires et politiques de la recherche et de l'enseignement de la civilisation.
- ✓ Une tendance actuelle à la remise en question des cloisonnements disciplinaires et au développement des études culturelles (Études de genre, Études LGBT, Études postcoloniales et décoloniales, Études aréales, etc.).

La communication proposait donc de comprendre comment s'est construit l'hispanisme français et quelle est la place occupée par la civilisation latino-américaine dans cet ensemble. Elle a montré que, si le fonctionnement de notre section doit beaucoup à son histoire (naissance dans un contexte d'hispanophilie à la fin du 19^e, construction de l'hispanisme centrée originellement sur l'Espagne, entrée tardive de l'Amérique latine, focus sur la littérature jusqu'à la seconde moitié du 20^e siècle), il ne peut pas être hermétique aux évolutions actuelles de la recherche et à la demande des universitaires et des étudiant·es.

Ce que nous montre l'histoire, c'est que l'hispanisme français n'est pas figé. Des évolutions se sont succédées dans le temps et sont perceptibles dans la place désormais plus importante de l'oral ou l'introduction des études sur l'image et l'audiovisuel.

Cependant, l'hispanisme français reste structuré par des relations hiérarchiques et coloniales qui se manifestent dans la linguistique (prédominance du castillan selon la norme de la RAE, refus ou exotisation des formes linguistiques des espaces considérés comme marginaux), la littérature et la civilisation (partition coloniale Espagne/Amérique latine, disparition des questions de civilisation proprement dite au CAPES depuis 2010).

L'inclusion d'autres problématiques et épistémologies (pensée critique latino-américaine, pédagogie de l'opprimé, études décoloniales entre autres) enrichirait les études hispaniques et leur permettrait un meilleur ancrage dans le monde de la recherche et de l'enseignement contemporains. La tripartition des études anglophones, où la civilisation est une option à l'agrégation au même titre que la littérature et la linguistique, pourrait être en ce sens un exemple à suivre.

Deuxième Partie : Retours d'expérience

La seconde partie de cette table-ronde a été envisagée comme une discussion plus informelle entre les intervenantes et la modératrice et a été consacrée à un retour d'expérience en lien avec leurs parcours respectifs et leurs travaux.

L'un des enjeux de cette seconde partie était que ces retours d'expérience permettent de prolonger et d'élargir la réflexion développée dans les deux communications précédentes en l'appréhendant sous des angles différents et qu'ils contribuent ainsi à nourrir l'échange final.

C. Back : Pour engager la discussion (et laisser un peu de répit aux intervenantes), je vais commencer par revenir sur mon propre parcours, à la fois extrêmement privilégié et marginal, puis sur mes recherches actuelles et la façon dont celles-ci ont profondément modifié mon engagement universitaire et mon inscription dans le champ de l'hispanisme français.

J'ai débuté mon parcours en études hispaniques en classe préparatoire Lettres et Sciences Humaines, spécialité Espagnol, à Metz. J'ai eu l'opportunité d'intégrer l'ENS de Lyon à l'issue de mon année de khâgne et donc de recevoir un salaire pendant mes années de formation. Par la suite, j'ai obtenu l'agrégation d'Espagnol (2015) et j'ai décroché un Contrat Doctoral Spécifique Normalien.ne (2016) qui m'a permis de me consacrer pleinement à mes recherches de doctorat que je réalise à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 en Études hispaniques et en Arts et médias (à l'époque, je travaillais sur la performance contemporaine espagnole, notamment sur Angélica Liddell). Il s'agit là d'un parcours on ne peut plus classique et privilégié (via lequel j'ai moi aussi été confrontée à un programme marqué par l'élitisme masculin, blanc, eurocentré et de classe supérieure, et structuré par des relations hiérarchiques et coloniales), mais je suis également consciente que ce sont en partie les privilèges attachés à ce parcours qui m'ont laissé la possibilité de modifier radicalement l'orientation de mes recherches par la suite.

En 2016, au tout début de ma première année de doctorat, je rencontre par hasard le nom et le travail de Gloria Anzaldúa dans l'introduction de l'ouvrage d'un critique de performance états-unien d'origine cubaine, José Esteban Muñoz, que j'avais déjà mobilisé en Master, et où l'auteur reconnaît l'importance et les contributions majeures d'autrices féministes chicanas et latinas états-uniennes, notamment dans le champ des théories queers, tout en soulignant leur marginalisation. C'est cette lecture, elle-même en marge de la réflexion de Muñoz, qui a accompagné et guidé mon appréhension et ma compréhension des textes de Gloria Anzaldúa.

Anzaldúa est une autrice, théoricienne et activiste féministe lesbienne chicana de classe ouvrière, engagée dans l'élaboration des théories queers et féministes décoloniales. Elle a contribué à travers ses essais (*autohistorias-teorías*), ses fictions et ses poèmes, à introduire la pensée du métissage aux États-Unis ainsi que de larges réflexions autour de la notion de « frontière » (ou d'espace-frontière) et des alliances politiques. Elle a également participé à l'émergence des théories queers au sein des universités états-uniennes, bien qu'elle soit rarement créditée pour cela. Anzaldúa est née en 1942 au Texas, à proximité de la frontière avec le Mexique, et elle est décédée en 2004 à Santa Cruz, en Californie.

Ma rencontre avec Gloria Anzaldúa a considérablement transformé mon engagement universitaire et l'orientation de mes recherches (ce qui m'a conduite à changer de sujet de thèse peu de temps après). Ses écrits m'ont notamment aidée à construire une conscience politique décoloniale que je ne possédais pas auparavant et à l'articuler avec un positionnement féministe lesbien et queer, à réunir différentes épistémologies et questionnements qui m'animaient à l'époque et continuent à m'animer aujourd'hui, mais aussi à m'interroger sur la façon dont les savoirs se constituent et circulent.

Ma thèse de doctorat cherche à mettre en évidence le rôle formateur d'Anzaldúa dont la contribution à l'élaboration des théories queers (tout comme celle de nombreux autres queers de couleur) a été effacée des généalogies courantes. Un de mes nombreux intérêts pour cette table-ronde, qui entre en résonance avec mes propres recherches, a donc trait aux mécanismes de construction du canon et à la façon dont l'imbrication des différents rapports de pouvoir – de genre, de colonialité, de race, de classe, de sexualité – détermine ces processus de constitution et d'institutionnalisation, auxquels le milieu universitaire se montre en grande partie aveugle.

Mes recherches se situent donc au croisement des études hispaniques, des études de genre, et des études culturelles. Et il me semble que c'est le cas pour chacune d'entre nous.

Pouvez-vous revenir brièvement sur votre parcours et peut-être plus spécifiquement sur votre rencontre avec les épistémologies décoloniales et l'impact qu'a eu cette rencontre ou cette prise de conscience sur vos travaux respectifs ? À quel moment et pourquoi avez-vous commencé à intégrer ces perspectives dans vos travaux ?

L. Quiroz : La rencontre avec les épistémologies décoloniales a découlé d'un questionnement féministe, critique et antiraciste qui s'est initié après la soutenance de ma thèse de doctorat en histoire qui portait sur une étude androcentrée et eurocentrée de la justice du Pérou du 19^e siècle. Ayant pris conscience de ce regard situé, j'ai commencé par me former aux théories féministes blanches, matérialistes, intersectionnelles et décoloniales. C'est là que j'ai découvert les auteur·rices du tournant décolonial latino-américain, et en premier lieu, Aníbal Quijano, un sociologue péruvien qui s'intéresse à l'imbrication de classe et la race depuis les années 1990. Le premier Colloque d'études décoloniales en France, qui s'est tenu en 2015 à Lyon m'a permis de mieux connaître les problématiques et les propositions de ces chercheur·ses.

S. Large : Pour ma part, je suis arrivée aux épistémologies décoloniales *via* les théories féministes. En travaillant sur la littérature féministe d'Amérique Centrale et des Caraïbes, je ne pouvais pas passer à côté des théories féministes décoloniales dont le berceau est précisément l'Amérique latine, et qui sont fondamentales pour aborder la littérature féministe contemporaine. Il existe d'ailleurs aujourd'hui une bibliographie très conséquente sur ce sujet, et elle reste méconnue ou sous-étudiée en France. L'hispanisme français doit intégrer ces perspectives et ces épistémologies qui proviennent d'Amérique latine et qui permettent de comprendre bon nombre des enjeux contemporains du continent.

C. Back : Je voulais également partir de mes recherches autour de Gloria Anzaldúa pour les envisager comme un cas concret à partir duquel penser, éventuellement, les « points aveugles » ou les « angles morts » de l'hispanisme français.

En lisant l'article qui a servi de base à ta communication, Sophie, et notamment la note introductive à la liste des 900 autrices latino-américaines qui figure en annexe et qui vise à décentrer le canon littéraire, j'ai été frappée par la façon dont la langue espagnole – coloniale (au détriment des langues autochtones que l'on devrait peut-être envisager d'inclure dans les plans de formation) – constitue un axe de structuration fondamental des études hispaniques françaises, et un paradigme excluant. Dans cette note, tu précises que tu n'as pas recensé les autrices « qui créent dans une langue autochtone exclusivement, dans la mesure où elles se situent hors du champ de recherche d'un universitaire hispaniste ».

En ce qui concerne mes recherches, Gloria Anzaldúa est née au Texas et elle écrit majoritairement en anglais (bien qu'elle ait souvent recours au code-switching, c'est-à-dire à l'alternance entre l'anglais états-unien et l'espagnol chicano au sein d'un même texte ou d'une même phrase et qu'elle élabore ses concepts théoriques à partir de termes provenant de l'espagnol chicano ou du Nahuatl). Au-delà du cas particulier de Gloria Anzaldúa, c'est tout l'actuel Sud-Ouest des États-Unis (les anciens États mexicains d'Alta California et de Santa Fe de Nuevo México, c'est-à-dire l'actuelle Californie, le Nevada et l'Utah, les deux tiers de l'Arizona, ainsi que d'une partie du Colorado, du Nouveau-Mexique et du Wyoming, que le Mexique s'est vu forcé de céder aux États-Unis à l'issue de la guerre américano-mexicaine de 1846-48) qui échappe, du moins en partie, au champ de l'hispanisme français.

La préparation de cette table ronde m'a fait prendre conscience, une nouvelle fois, que mon inscription dans le champ de l'hispanisme français est relativement précaire. Ceci est dû à la fois à l'invisibilisation de certains sujets, au fort cloisonnement disciplinaire et à l'actuelle structuration de l'hispanisme français qui entraîne un manque de lisibilité de mes recherches à travers la grille de lecture opérante (civilisation ou littérature / Espagne ou Amérique Latine / langue espagnole) et des difficultés à situer mon travail à partir de ces coordonnées. Ces difficultés peuvent également être préjudiciables dans le cadre d'une recherche de poste (d'ATER ou de MCF) puisqu'une grande majorité des fiches de poste s'alignent sur ces binarismes. Bien que cela fasse sens, pour moi, d'étudier les contributions d'Anzaldúa dans le cadre d'une thèse en Études hispaniques (aux États-Unis, la seule thèse de doctorat entièrement

consacrée à Anzaldúa a été soutenue dans un département d'Hispanic Studies : *The life and Work of Gloria Anzaldúa: An Intellectual Biography*, Elizabeth Dahms, University of Kentucky, 2012), il faut bien reconnaître que cette inscription est loin d'être évidente.

J'aurais aimé savoir si vous aviez rencontré, dans vos parcours, des difficultés particulières en raison de l'invisibilisation de certains sujets ou de certaines problématiques de recherche qui sont les vôtres.

Accompagnez-vous des projets de recherches d'étudiant·es qui échappent aussi en partie au champ de l'hispanisme français ou qui sont actuellement marginalisés ?

L. Quiroz : J'encadre principalement des travaux de recherche « classiques », en tout cas qui cadrent dans les marges disciplinaires de l'hispanisme. Cependant, je constate une préoccupation grandissante des étudiant·es français pour les problématiques féministes, intersectionnelles, postcoloniales et décoloniales. En revanche, les doctorant·es venant d'autres horizons sont plus ouverts à des perspectives transdisciplinaires. C'est le cas d'un doctorant péruvien que j'encadre avec une autre hispaniste, Anne-Laure Bonvalot, qui travaille sur une autoroute qui relie Lima à une région minière et qui imbrique plusieurs champs disciplinaires (géographie, histoire et arts visuels).

S. Large : Les difficultés que j'ai rencontrées dès ma thèse ont été surtout une incompréhension de mes méthodes d'approche de la littérature. En tant que doctorante, je n'avais pas conscience que mon travail s'inscrivait dans le champ des études culturelles, car je n'avais pas été formée à cela. Aujourd'hui encore, je me sens à cheval entre plusieurs champs disciplinaires, et je fais souvent l'expérience, d'un côté, d'une incompréhension de la dimension politique et sociale de la littérature sur laquelle je travaille (lorsque je communique dans des événements scientifiques organisés par des littéraires), et d'un autre côté, d'une incompréhension de la force symbolique et implicite de la littérature (lorsque j'interviens dans des colloques pluridisciplinaires où se côtoient sociologues, historiens, etc.).

Concernant les projets de recherches, j'encadre une étudiante de M1 Recherche qui travaille sur le cinéma lesbien espagnol, en n'étant moi-même ni spécialiste de cinéma, ni spécialiste de l'Espagne ! Son sujet n'échappe pas en soi au champ de l'hispanisme français mais il reste encore très marginal, ce qui fait que peu d'enseignant·es sont en mesure d'encadrer ce genre de recherche. J'ai donc dû accepter de suivre cette étudiante, bien que son objet d'étude dépasse mon champ de compétences, car dans mon département il n'y a pas de collègue travaillant sur l'Espagne qui soit formé·e aux études de genre. Il y a donc une urgence de formation à ces perspectives car, comme le dit Lissell, il y a une vraie demande de la part des étudiant·es, et elle doit être entendue.

C. Back : Je vais terminer en avançant quelques pistes de réflexion, au-delà du décloisonnement disciplinaire et de la nécessité d'articuler les champs d'études et de tendre des ponts entre les approches (ce qui est pour moi fondamental). Je voudrais revenir sur un concept que j'aime beaucoup et qui est celui de « savoir(s) situé(s) », que vous mobilisez par ailleurs dans vos

travaux, et qui a été développé notamment par les féministes Gloria Anzaldúa, Patricia Hill Collins et Donna Haraway, pour lesquelles l'idée de neutralité ou d'objectivité sert à privilégier les savoirs produits par les groupes dominants tout en disqualifiant les autres formes de connaissance, alors que toute connaissance est en réalité un savoir situé.

Je pense qu'il est nécessaire de reconnaître la centralité et la pertinence des « savoirs situés » qui nous incitent à prendre conscience de notre lieu d'énonciation et de nos positions de pouvoir, mais aussi et surtout, de la façon dont cela affecte et oriente nos savoirs et les savoirs que l'on produit.

Il me semble que nous avons une responsabilité en tant qu'enseignant·es-chercheur·euses à engager une réflexion critique sur la constitution de nos champs disciplinaires respectifs et de nos cadres de pensée et à interroger nos pratiques, individuellement et collectivement.

Troisième Partie : Dialogue avec la salle

Les objectifs de ce temps de discussion étaient à la fois de favoriser les échanges d'expérience entre la salle et les intervenantes et d'engager une réflexion commune autour de la manière dont nous envisageons l'hispanisme en France.

Les principales pistes de réflexions qui ont émergé de la discussion sont les suivantes :

- Les pratiques ont tendance à évoluer. Dans le cadre d'une recherche de poste, les profils atypiques sont de plus en plus valorisés, notamment en ce qui concerne les études visuelles qui s'inscrivent également dans le champ des *cultural studies*. Il y a bon espoir que les pratiques continuent à évoluer dans ce sens.
- Il est effectivement fondamental de s'attaquer aux programmes des concours, étant donné leur importance. Cependant, en pratique, il semble très difficile d'effectuer des changements d'une telle ampleur. Il manque des spécialistes formé·es sur les sujets de recherche et les pays marginalisés. Problème de cercle vicieux : la marginalisation de certains sujets entraîne un manque de spécialistes susceptibles de former les étudiant·es ou préparateur·rices, un manque de ressources disponibles, ce qui contribue à renforcer cette marginalisation. Il faudrait proposer de nouvelles questions aux concours, s'auto-former à des problématiques plus éloignées de son champ de recherche. Il faudrait peut-être également apporter des modifications au niveau de la section CNU.
- La question de l'accès aux textes et aux ressources est revenue à plusieurs reprises.
- Concernant l'analyse de Sophie Large sur les sujets de littérature au programme du concours du CAPES et de l'agrégation, il a été avancé qu'il serait intéressant de comparer ces résultats à ceux du CAPES et de l'agrégation d'anglais, d'allemand et de portugais afin de comparer les pratiques et d'évaluer les rapports de forces entre le Royaume-Uni et les États-Unis par exemple, ou le Portugal et le Brésil. Peut-être sont-ils moins inégalitaires ? Il a également été suggéré de rechercher le coefficient attribué à chaque épreuve afin de pondérer et de préciser encore les résultats.

- La place des femmes comme traductrices des œuvres littéraires latino-américaines depuis les années 1960 a été évoquée.
- Le débat sur l'espagnol comme langue coloniale est un débat très ancien.
- Il a été proposé d'inclure les Philippines, la Guinée Équatoriale, les Canaries mais également le Maroc et la Sahara Occidental dans nos travaux et nos réflexions.
- Il a été souligné que parmi les étudiant·es qui suivent des études d'espagnol en France, beaucoup sont issu·es de l'immigration post-coloniale et s'intéressent donc particulièrement à la question des rapports entre l'Espagne et l'Amérique Latine. Il y a donc une responsabilité à intégrer ces questions dans les plans de formation et les méthodologies enseignées.
- En 1932 : un sujet de civilisation sur l'Amérique Latine (en lien avec la colonisation et l'Espagne). Toutefois, aujourd'hui, les questions latino-américaines commencent à être traitées de manière déconnectée avec l'Espagne. Il faut y voir une évolution encourageante.
- Efforts de l'inspection générale de l'éducation pour encourager les enseignant·es à parler et enseigner la variété linguistique d'espagnol qui est la leur. Beaucoup d'enseignant·es du secondaire sont en effet d'origine latino-américaine.